Le Ministère démissionnerait

Un gouvernement militaire lui succèderait

Hendaye, 28 juillet. — Après avoir pris connaissance des dépêches de Barcelone, le roi a décidé de partir pour Madrid. Il y présidera le conseil des ministres. On parle de la démission de M. Maura et de la formation d'un cabinet militaire, les événements de Barcelone ayant un caractère nettement révolutionnaire.

Saint-Sébastien, 28 juillet. — M. Allende Salazar est parti avec le roi pour Madrid. Avant son départ, il a déclaré que la situation paraissait meilleure au Maroc mais que les événements de Barcelone avaient une extrême gravité.

MADRID SANS NOUVELLES

La censure arrête toutes les dépêches

Hendaye, 28 juillet. — D'après les récits des voyageurs arrivés ce matin de Madrid, la censure exercée par le ministre de l'Intérieur sur les communications télégraphiques et téléphoniques, même particulières, tient Madrid presque complètement isolé du reste de l'Espagne.

Le manque de nouvelles précises de la province et de Melilla maintient l'opinion publique, déjà très surexcitée, dans un état d'inquiétude qui pourrait avoir de dangereuses conséquences.

NOUVEAU COMBAT à Mélilla

LE GENERAL ET PLUSIEURS OFFICIERS TUES

Hendaye, 28 juillet. — **On mande de Madrid que le combat a recommencé hier à Melilla.**

Le général Pintos et plusieurs officiers ont été tués.

Melilla, 28 juillet. — Plusieurs notables maures, dévoués à l'Espagne, se sont embarqués avec leur famille pour Tanger.

Les ambulances de la Croix-Rouge sont arrivées.

Un nouveau campement a été organisé. Le théâtre a été transformé en hôpital pour les blessés.

Des Chafarinas, hier, on a vu de nombreux feux sur le sommet du Gurugu.

L'artillerie a bombardé et incendié plusieurs douars sur les flancs de ce mont.

Des émissaires Frajana auraient entamé les pourparlers de paix avec le général Marina.

Les Maures ont des armes perfectionnées

Madrid, 28 juillet. — Suivant la « Correspondencia », les Maures qui combattent à Melilla ont dû recevoir une grande quantité d'armes et de munitions, car ils brûlèrent une grande quantité de cartouches à une grande distance, chose que les Maures ne font pas quand ils ont peu de cartouches qu'ils ne sont chères.

» Beaucoup de fusils des systèmes Mauser et Remington ramassés sur le champ de bataille par les Espagnols auprès des cadavres des Maures, ou abandonnés par les Kabyles blessés, sont complètement neufs. Les plaques de cuivre sont brillantes et les bretelles sont encore graisseuses ; en outre, les cartouches trouvées sur les Maures sont également graisseuses, comme celles récemment tirées des paquets ; or, on dit que les Maures ont l'habitude de porter leurs cartouches dans une sacoche où le frottement leur fait perdre leur enduit suiffeux. On en déduit donc que les cartouches, aussi bien que les fusils, furent récemment déballés et distribués.

» Tout cela, ajoute la « Correspondencia », vient confirmer les soupçons du général Marina au sujet de la contrebande d'armes et de munitions préparée de longue main et même annoncée sur les souks, suivant les renseignements fournis par les indications indigènes. »

LE COMBAT DU 23

LES ESPAGNOLS ONT 400 TUES ET BLESSES. — NOUVEAUX DETAILS.

Une dépêche de Madrid, également communiquée «via» Hendaye, donne les détails suivants sur le combat du 23 :

Hendaye, 27 juillet. — On mande de Melilla, le 24 juillet :

« Le combat d'hier fut le plus acharné qui ait été livré depuis le commencement des opérations.

» Une partie des troupes espagnoles fut surprise dans le ravin d'Alfer et décimée par le tir des Maures embusqués sur les hauteurs voisines. Les pertes espagnoles dépassent 400 tués ou blessés.

» Le général Marinas cache le plus possible le nombre des morts. Cependant, sans crainte d'erreur, on peut évaluer celui-ci à plus de 80.

» L'ennemi campe sur les hauteurs qui font face au campement de l'hippodrome, situé aux portes de Melilla. A tout moment, on entend le bruit de la canonnade, mais celle-ci, sans importance, a pour but de disperser les groupes indigènes qui essayent d'approcher des positions espagnoles.

» Beaucoup de soldats qui trouvèrent la mort dans le combat de la nuit du 20 au 21, entre Sidimusa et la 2e station du chemin de fer minier ont été enterrés sur le champ de bataille.

» Selon un officier, les pertes espagnoles, cette nuit-là s'élevèrent à 60 morts et à plus de 70 blessés. Il est à remarquer que les chiffres officiels étaient seulement de 33 morts et 50 blessés.

» Au cours du combat du 23 juillet, les forts de Melilla tirèrent plus de 2.000 coups de canon ; en outre, l'artillerie de la canonière « Pinzon » prit part au feu vers la fin du combat, afin de protéger la retraite des troupes qui se trouvaient au campement de l'hippodrome. Il est indispensable d'envoyer encore à Melilla au moins 14.000 hommes pour s'emparer du mont Gurugu ; tant que les Maures ne seront pas délogés de ces hauteurs, et ce ne sera pas facile, car chaque roche est pour eux un retranchement, tous les efforts resteront inutiles.

» Le corps du lieutenant-colonel Ibanez-Marin, qu'on croyait tombé aux mains de l'ennemi, a été retrouvé. On dit que le lieutenant-colonel Ibanez-Marin, blessé, ordonna à un sergent de son bataillon de l'achever afin de ne pas être pris vivant par les indigènes.

» Le sergent, voyant que malgré tous ses efforts, il ne pouvait pas sauver son chef, ferma les yeux et exécuta l'ordre tragique qui lui était donné en tuant son colonel d'une balle Mauser.

» Une autre version de la mort du colonel Ibanez-Marin, représente celui-ci comme s'étant suicidé pour ne pas tomber au pouvoir des Maures.

» La majorité des officiers blessés est dans un état grave.

» On croit que très peu survivront à leurs blessures.

» Le bruit court qu'une agitation règne parmi la tribu des Quebdana ; on craint une attaque des détachements du cap de l'Eau et de Restinga. Il est urgent que le gouvernement envoie des renforts.

» Les pertes des indigènes dans le combat du 23 juillet ne sont pas calculables ; les ravins sont parsemés de cadavres d'indigènes sur lesquels s'abattent, le jour, une nuée d'oiseaux de proie et que les chacals se disputent la nuit, en poussant des hurlements lugubres ».

M. Fallières à Cherbourg

LE PROGRAMME DES FETES

Paris, 28 juillet. — Voici le programme officiel du voyage du président de la République à Cherbourg :

Vendredi 30 juillet. — 1 h. 45 soir : Départ de Paris, gare Saint-Lazare, 8 h. 50 : Arrivée dans l'arsenal de Cherbourg. Le président de la République se rend à bord de la « Vérité ». Honneurs militaires sur le quai de débarquement. Pas de réception officielle.

Samedi 31 juillet. — 8 heures du matin : Une division composée de quatre croiseurs et de contre-torpilleurs, partie la veille au devant du yacht impérial, salue Leurs Majestés et les escorte jusqu'à Cherbourg. La « Vérité » hisse le pavillon présidentiel. Tous les bâtiments font un salut de 21 coups de canon.

1 h. 15 soir : Le président de la République s'embarque sur le croiseur « Galilée » et va attendre près de la passe ouest l'arrivée de la division russe.

2 heures : Arrivée du yacht impérial « Standart », escorté du yacht impérial « Etoile-Polaire » et des croiseurs cuirassés « Rurik » et « Amiral-Makarof ». Le président de la République se rend à bord du « Standart », adresse ses souhaits de bienvenue en France à Leurs Majestés et les invite à faire leur entrée dans la rade de Cherbourg, à bord du croiseur français « Galilée ». L'empereur de Russie vient rendre sa visite au président de la République.

8 heures soir : Dîner offert par le président de la République à Leurs Majestés à bord du cuirassé « Vérité ».

Dimanche 1er août. — 1 heure soir : Déjeuner offert par le président à Leurs Majestés à bord du cuirassé « Vérité ».

8 heures : Dîner offert par Leurs Majestés au président de la République à bord du yacht impérial « Standart ».

Lundi 2 août. — 6 heures du matin : Départ de Leurs Majestés à bord du yacht impérial « Standart ». Une division française composée de quatre croiseurs et de contre-torpilleurs les escorte dans la Manche et les salue de 21 coups de canon en les quittant.

9 h. 30 : Le président quitte le cuirassé « Vérité » pour se rendre dans l'arsenal.

9 h. 50 : Visite à l'hôpital. 10 h. 25 : Visite de l'hôtel de ville. Présentation du conseil municipal et des fonctionnaires. 10 h. 55 : Départ de l'hôtel de ville. 11 h. 20 : Départ du train présidentiel. 5 h. 58 soir : Arrivée à Paris (gare Saint-Lazare).

La visite du Tsar

Pourquoi M. Briand n'ira pas à Cherbourg

Paris, 28 juillet. — On a donné, de l'absence du président du conseil à la réception du tsar à Cherbourg, des motifs absolument inexacts. La vérité est bien simple et repose uniquement sur une question protocolaire. A l'entrevue de Revel, entre le Président de la République et le tsar, le président du conseil russe, M. Stolypine, ne s'y trouvait pas ; le tsar n'avait à ses côtés que le ministre des Affaires étrangères de Russie et les ministres de la Guerre et de la Marine.

De même à l'entrevue de Cherbourg, le président du conseil français sera absent tout comme M. Stolypine à Revel.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

PARIS ACCLAME BLÉRIOT

Deux ministres, MM. Barthou et Millerand, le reçoivent à la gare du Nord au nom du gouvernement. - Trois cent mille personnes lui font un cortège triomphal.

Paris, 28 juillet. — Le retour à Paris de l'aviateur Louis Blériot a été l'occasion d'une manifestation splendide. Tout Paris s'est rendu à la gare du Nord cet après-midi pour fêter le héros de la traversée de la Manche, l'audacieux Français qui, le premier, avait passé la mer en aéroplane. Blériot qui avait reçu en Angleterre, de nos amis de l'Entente cordiale, un accueil magnifique a dû ressentir une joie nouvelle et plus profonde à être ainsi fêté par ses compatriotes.

Ah ! les heures grises du voyage au soleil levant entre Sangatte et Douvres, dans cette journée historique de dimanche, comme elles ont dû lui paraître compensées par les minutes de gloire que l'enthousiasme sincère, inouï des Parisiens lui a fait connaître.

LES PREPARATIFS. — LA FOULE A LA GARE DU NORD

L'arrivée de l'aviateur était annoncée seulement pour 4 h. 45, mais dès 3 heures, autour des abords de la gare du Nord, un service d'ordre sévère avait été organisé, comme pour un chef d'Etat. Des groupes nombreux désireux de « le » voir, de lui jeter une acclamation, s'assemblaient sur la vaste place et, pour pénétrer dans le hall immense de la gare, il fallait montrer patte blanche, car déjà on craignait l'envahissement.

Le gouvernement français avait chargé deux de ses membres, M. Louis Barthou, ministre de la justice — qui a décoré à propos Blériot l'autre jour, — et M. Millerand, ministre des travaux publics, de recevoir officiellement le grand Français, M. René Quinton, représentait la Ligue Aérienne.

A quatre heures de l'après-midi, en face la gare du Nord, l'affluence est inimaginable. On commente l'exploit de Blériot, et la police a du mal à faire « circuler ». Déjà on s'aperçoit que sur le boulevard de Denain la foule attend également et, comme nous le verrons plus tard, le long des boulevards Magenta, de Strasbourg, des grands boulevards, de la rue Royale, les Parisiens se sont massés pour acclamer Blériot.

300,000 PERSONNES

Le service d'ordre est déjà d'une organisation difficile. Que sera-ce une heure et demie plus tard ? C'est à 300,000 personnes qu'alors il sera permis d'évaluer la multitude massée de la gare de l'Est au boulevard Barbès, de la gare du Nord à la Trinité. Les stations d'omnibus devront démenager ; les tramways feront la queue jusqu'à la place de la République d'une part, de l'autre jusqu'à la porte de Saint-Ouen.

MM. MILLERAND ET BARTHOU A LA GARE DU NORD

A 4 h. et demie, M. Barthou, ministre de la justice, et M. Millerand, son successeur au ministère des travaux publics, arrivent à la gare.

La cohue est telle que M. Lépine a beaucoup de peine à leur frayer passage. On les conduit dans le bureau du chef de gare. Le train, en effet, n'arrivera pas à l'heure dite ; solidaire du paquebot, il a quitté Calais avec 45 minutes de retard et c'est grâce à un véritable tour de force qu'il en doit rattraper 35.

Sur le quai, MM. Pierron, ingénieur en chef ; Rollin, inspecteur principal ; Avertand, inspecteur ; Therry, chef de gare, représentent la Compagnie du Nord.

Le conseil municipal a délégué son syndic, M. Acnille.

MM. Lecomte, Récopé, Deutsch de la Meurthe, Besançon, Castillon de Saint-Victor, De La Vaulx, sont présents au nom de l'Aéro Club.

M. Quinton personnifie la Ligue aérienne.

M. Max Vincent personnifie, de son côté, l'Aérien Club.

L'aviation, bien entendu, a réuni là ses gloires : MM. Delagrange, Santos-Dumont, le capitaine Ferber. Le groupe qu'ils forment « fleuri de décorations fraîches », concentre sur lui les curiosités.

Sous la lampe à arc de la salle d'attente un aéroplane quadriplan et multicolore est suspendu comme un ex-voto.

Les 90 ouvriers de l'usine Blériot sont réunis sur le quai ; ils apportent des fleurs pour Mme Blériot, un trophée de bronze pour le triomphateur.

VIVE BLERIOT !

A 5 heures, le train pénètre sous le hall. Le wagon d'où descendent Blériot, Mme Blériot et M. Leblanc ne s'arrête pas précisément au point qu'on avait supposé. Un terrible remous en résulte. Il y a 400 personnes sur le quai. Leur élan est à ce point unanime et égoïste que la police se trouve en un instant débordée. On s'écrase furieusement ; les ministres n'échappent pas au sort commun. Rejetés contre les wagons, ils se voient dans l'impossibilité de bouger. A grands cris l'officier de paix fait dégager. Comme il n'y a pas une seconde à perdre, c'est une véritable charge qui se produit, sans néanmoins qu'une seule protestation s'élève. De toutes les poitrines comprimées sortent les cris de « Vive Blériot ! »

Pour extraire « littéralement » M. Barthou du sein de la foule le préfet de police énervé le prend par le bras, s'arc-boute et tire de toutes ses forces.

M. BARTHOU PARLE

Enfin les voyageurs — qui saura jamais comment — se trouvent portés dans le salon d'attente sous le petit aéroplane. Il ne faut pas moins de 5 minutes pour obtenir que les vociférations d'enthousiasme cessent un instant. Silence ! crient en riant d'une voix suppliante, MM. Millerand et Barthou. Silence ! intercède Blériot lui-même qui rayonne et dont la vaillante compagne pleure de joie.

« Le peuple de Paris, dit en substance M. Barthou, vous réserve un magnifique accueil. Quant au Gouvernement de la République il a tenu à se faire représenter en cette belle occasion par mon collègue et ami M. Millerand et moi.

« La Justice n'a encore avec l'aviation que des rapports assez lointains mais c'est comme ancien ministre des travaux publics que M. Millerand veut bien me laisser ici la parole.

« Mon cher Blériot,

« J'ai assisté à vos débuts à Issy-les-Moulineaux. Il y a longtemps que vous m'avez émerveillé pour la première fois. Aujourd'hui vous avez conquis le cœur de la France entière. C'est en son nom, comme en celui du Gouvernement que je vous dis dans un sentiment de profonde reconnaissance : M. Blériot, merci ».

Blériot, trop ému pour émettre un seul mot, étreint nerveusement la main du ministre.

La cohue recommence à la sortie ; on a l'impression d'être dans les couloirs d'un théâtre en flammes.

M. Barthou lui-même est la proie de cet inimaginable flot. Cramponné à l'épaule de son voisin, assurant son chapeau qui manque de tomber, jamais on ne vit ministre de la République prendre plus gaîment son parti dans une telle bousculade.

A peine Blériot est-il aperçu du dehors que la foule, massée dans la cour, se rue pour le mieux voir. Quatre des cinq enfants de Blériot, quatre bébés, Geneviève, Nelly, Simonne et Louis, vont être victimes de l'enthousiasme que déchaînent leurs parents. Quatre gardiens de la paix les empoignent, les enlèvent dans leurs bras robustes au-dessus de la multitude en délire.

LA FOULE ACCLAME BLERIOT

Blériot et ses compagnons prennent place dans les landaus pavoisés qui les attendent et sous l'escorte des gardes municipaux à cheval, à travers les folles ovations de la foule, gagnent les champs Elysées par les boulevards.

A L'AERO-CLUB

Sur tout le parcours les curieux se pressent et acclament. Il y a des drapeaux à tous les balcons. A l'Aéro-Club le triomphateur est reçu par le comte de La Vaulx qui lui remet la grande médaille d'or de l'aviation.

De là Blériot rentre chez lui à Neuilly où il va goûter le repos qu'à la suite de son magnifique exploit il a si bien gagné.

LA TENTATIVE DE LATHAM

NOUVEAUX DETAILS SUR SA CHUTE MALHEUREUSE EN VUE DE DOUVRES. — CE QE DIT LATHAM

Douvres, 28 juillet. — Un des témoins de l'essai malheureux de Latham a fait le récit suivant de sa tragique ascension :

« C'est à 5 heures 50 que Latham a quitté Calais au milieu des acclamations de milliers de spectateurs. Aussitôt un radiotélégramme passa le détroit et mit Douvres sur ses gardes, sirènes et cloches entrant en jeu.

» Bien que la pluie tombât à torrents, bien que déjà à plusieurse reprises le signal eût été donné sans raison et que beaucoup, pour la journée tout au moins, désespérassent de voir arriver le champion, ce fut, vers la jetée qui s'avance fort avant dans la mer, une course générale.

» L'attente durait depuis dix minutes, et les acclamations de la foule, comme il est d'usage, s'étaient élevées à faux plusieurs fois, quand les meilleures jumelles braquées sur l'horizon révélèrent une tache noire en mouvement. Grand remue-ménage et brouhaha ; en un instant, les yeux de tous convergent vers le même point.

» C'est maintenant un oiseau de magnifique envergure courant dans les airs à une allure surprenante, à une attitude de 70 à 80 mètres, et déjà tous se demandent : « Où va-t-il atterrir ?... Cela ne sera certainement pas sur la jetée ». La foule, tout en acclamant, esquisse un mouvement de recul vers le port.

» Les uns sautent dans des automobiles ; les autres s'engagent dans les sentiers en lacets qui mènent au haut de la falaise, aux fameuses prairies illustrées par Blériot et qui s'offrent à Latham comme un lieu d'atterrissage naturel.

» D'autres malins courent vers les collines qui, en retrait, doublent la falaise, car Latham ne va pas manquer de prolonger vers Londres sa course aérienne.

L' « ANTOINETTE » A LA MER

Mais voilà ces divers mouvements de foule suspendus. Latham vient de dessiner un cercle. Puis la machine descend, suivant les anneaux d'une spirale. Il ne parviendra pas au haut de la falaise, dit-on, l'attitude première eût dû être conservée, car le petit ruban de plage que la mer respecte toujours au bas sera d'un abord bien dangereux.

Plus de doute, la net aérienne est désemparée, elle sombre, se relève encore, puis, comme un oiseau frappé d'une balle, tombe par bonds toujours plus faibles dans la mer. Les cris ont cessé, un silence de mort règne sur Douvres, qu'interrompent bientôt d'autres cris :

— Il est à la mer ; il est à la mer !...

La foule brise les barrières qui défendent la pointe extrême de la jetée, dépourvue de garde-fou. Les deux remorqueurs « Lady-Curzon » et « Simla » quittent le môle du Prince-de-Galles. Des cuirassés de l'escadre de l'Atlantique, ancrés dans l'avant-port, se détachent, chaloupes à vapeur et canots automobiles.

C'est tout un peuple qui se porte sur l'eau au secours de Latham.

LE SAUVETAGE

Tout d'abord, le monoplan apparaît partiellement submergé ; la partie avant du moteur baigne dans l'eau ; les hélices, au contraire, sont haut dressées ; elles battent l'air ; puis un semblant d'équilibre se rétablit, et Latham apparaît bientôt debout, faisant signe de la main.

A l'arrière-plan, filant à toute vapeur, se montrent le contre-torpilleur et les torpilleurs attachés à l'aviateur.

Enfin la chaloupe à vapeur du cuirassé « Russell » a atteint l'aéroplane, qui roule continuellement, les deux grandes ailes plongeant alternativement dans la mer.

Bientôt le contre-torpilleur français et les autres chaloupes sont là ; toute une flottille. Latham, la face ensanglantée, ayant à choisir ses sauveteurs, s'embarque sur le canot du contre-torpilleur français. Quand le médecin du bord lui donna les premiers soins, vingt minutes s'étaient écoulées depuis qu'il était tombé à la mer. Trois quarts d'heure plus tard, il arrivait au Lord Warden hotel, entouré d'une foule de plusieurs milliers de personnes, immobiles sous la pluie et qui le réconforta de ses acclamations sympathiques. »

LATHAM RACONTE SON ACCIDENT

Latham peut alors raconter que dans la chute il a été projeté violemment en avant, que ses lunettes, se brisant, lui ont fortement tailladé les chairs :

« — Jusqu'au moment de l'accident, m'a-t-il raconté, tout alla bien, la traversée fut splendide. Je jugeais n'être qu'à un demi-mille de Douvres, et déjà j'entendais les sirènes des navires ; soudain, mon moteur s'arrête de la même façon que l'autre jour, sans avertissement préalable, et ma machine commence à décliner. Voyant que j'allais fatalement tomber dans la mer, je m'étendis afin d'amortir autant que possible la chute ; le choc, néanmoins, fut plus rude que lors de ma première tentative, la descente ayant été plus rapide.

» De là mes blessures ; les verres de mes lunettes m'ont cruellement balafré. Quel malheur que cet accident se soit produit, que le moteur ne m'ait pas accordé deux minutes de grâce ! J'aurais atteint les falaises Shakespeare. Durant toute la traversée j'ai rencontré de la pluie, mais mon moteur est bien protégé et l'humidité n'est certainement pas cause de l'accident. C'est au seul moteur qu'il faut s'en prendre.

» Naturellement, à aucun moment, je n'ai été inquiet de mon sort, ma première aventure m'ayant appris que mon aéroplane flotterait. De plus, la présence de tant de bateaux dans le port de Douvres m'a rassuré. »

L'engagement avec le Dé-Tham

NOUS AVONS EU DOUZE TUES. — LES PRECEDENTES EXPEDITIONS CONTRE LE CHEF DES PIRATES

Paris, 28 juillet. — Nous avons annoncé hier qu'un engagement avait eu lieu en Indo-Chine entre nos troupes et le Dé-Tham au cours duquel nous avons perdu douze hommes, dont le capitaine Perthuis.

Un nouveau cablogramme, reçu par le ministre des colonies, dit que les obsèques du capitaine Perthuis ont eu lieu hier. Il ajoute qu'il y avait dans le village même de Hun-Luong vingt-cinq cadavres de pirates. Mais comme le réduit qu'occupait la bande au-dessus du village a été entièrement détruit par un obus à la dynamite, il est probable que beaucoup d'autres fidèles du Dé-Tham ont dû être anéantis par l'explosion.

LE DE-THAM

D'autre part, il est certain que le Dé-Tham n'a pas été capturé. Si l'avenir ressemble au passé, cette capture pourra être difficile. On est en effet parvenu, à différentes reprises, à obtenir sa soumission, on ne l'a jamais fait prisonnier. Il a d'ailleurs eu soin, cette fois, comme il y a dix ans, de s'emparer d'un otage européen, M. Voisin.

Le Dé-Tham, au moment de la conquête du Tonkin, commandait une compagnie de Pavillons-Noirs. Lorsque les troupes chinoises repassèrent la frontière, il fit une première fois sa soumission et fut interné à Bac-Ninh. Mais inquiété par des dénonciations indigènes, il regagna bientôt la brousse. A plusieurs reprises encore, jusqu'en 1898, il rendit ses armes et fut de nouveau interné à Bac-Ninh. Toujours se croyant menacé par le Tong-Doc du Tonkin, qu'il considérait comme son adversaire, il reprit la campagne, fatiguant nos troupes — à de certains moments, 1,200 hommes furent employés contre lui — par une campagne de guérilla. Il était insaisissable.

Ce fut le lieutenant-colonel Péroz, alors commandant, que M. Doumer chargea de le pourchasser d'abord sans trêve, de façon à l'affaiblir, puis de traiter avec lui. La négociation se fit par les évêques missionnaires espagnols Velasco et Codomes, qui envoyèrent en ambassadeurs au chef pirate les curés annamites de Nha-Long et de Bi-Noi. Le Dé-Tham commença par faire ceux-ci prisonniers, puis « causa » avec eux. Il leur déclara que bien qu'il se sentît presque épuisé, il n'osait pas se livrer, n'ayant pas confiance dans les promesses qui lui avaient été faites. Le commandant Péroz se décida à l'aller trouver en personne, accompagné seulement de sa femme et de son petit garçon. Alors, se prosternant sept fois, le Dé-Tham fit sa soumission.

Les conditions qu'on lui offrait étaient avantageuses pour lui. On lui accordait une très vaste concession de terrains fertiles, dont le centre se trouvait au village de Phong-Xuong, dans le Yen-Thé. Une avance de trois mille piastres, remboursable en cinq ans, lui était faite pour mettre cette concession en valeur. Il se soumettait à l'autorité du résident français de la région, mais il était soustrait à la juridiction des mandarins provinciaux, et gardait « pour sa sécurité personnelle » quelques fusils et cinquante cartouches par arme. En somme, il devenait une espèce de chef féodal, sous la suzeraineté de la France.

Cette situation dura deux ans. Le Dé-Tham passait pour s'être enrichi par l'agriculture, mais aussi par les impôts qu'il prélevait sur les Annamites du Yen-Thé. On se parla du palais et des deux pagodes qu'il avait fait construire sur son domaine, de son opulence, et aussi de l'appui secret qu'il continuait à prêter aux Annamites. La vérité semble moins romantique. Son palais n'était guère qu'une case, et les pagodes étaient d'apparence modeste. Mais de loin, à Hanoï, les Annamites étaient portés à le considérer comme une sorte de prince autonome ; ils s'exagéraient sa puissance, et peut-être ses projets. Il constituait un danger moral, un centre d'influence antifrançaise, recevait chez lui des transfuges et des insurgés. De là vient qu'on s'est décidé à lui retirer la quasi-indépendance dont il jouissait.

Menace de grève générale en Suède

Stockholm, 28 juillet. — Les lock-out, qui jusqu'à présent intéressaient 13.000 ouvriers, ont pris une plus grande extension. Les directions de deux usines où l'on polit le bois, et qui appartiennent à l'union des fabriques de papiers et des fabriques de l'industrie textile ont prononcé le lock-out pour leurs ouvriers.

Le 9 août, cette mesure s'étendra à l'union des usines à fer. Au cas où cette mesure serait inefficace, des lock-out seraient prononcés suivant les décisions de l'union des employeurs suédois. Le nombre des ouvriers atteints aujourd'hui par les lock out est de 40 à 50.000.

Le secrétariat national des corps de métiers a informé ce soir l'union des employeurs, qu'il avait été décidé qu'on enverrait aux membres de toutes les organisations du pays, une proclamation dans laquelle on les inviterait à cesser le travail dans tout le pays le 4 août.

FEUILLETON DU 29 JUILLET. — N. 5

FUALDÈS

PAR

Edmond LEPELLETIER

Jausion fit une grimace.

— Cette maison est mal famée...

— Bah ! il y vient surtout des contrebandiers, de bons garçons qui font la nique aux rats de cave... et parfois couchent en joue gendarmes et gabelous... mais, à part cela, la crème des honnêtes gens !... A huit heures du soir, d'ailleurs, la salle est vide.... C'est l'heure où les habitués travaillent du côté de la montagne.

— Bien, j'y serai...

Jausion allait s'éloigner. Il se ravisa :

— Prévenez aussi madame Bancal... C'est une femme de bon conseil...

— Je m'en charge, dit Anne Benoît. Faudra-t-il qu'elle vienne avec son mari ?...

— Inutile. Bancal me paraît faible et peu sûr... Il vaut mieux lui laisser tout ignorer..

— A huit heures donc, chez Rose Féral. Adieu.

Et tandis que Collart et sa compagne engraient au cabaret, rendez-vous habituel des rôdeurs et de tout ce que Rodez comptait de gens sans aveu, Jausion avant repris son assurance, car il allait se retrouver au milieu des négociants et des marchands de la ville qui devaient tout ignorer, gagna le cercle où se tenait la Bourse des marchandises. Il dit en entrant d'un ton dégagé :

— Bonjour, messieurs, combien font les blés aujourd'hui ?

V

La Petite Suzette

Fualdès, contre lequel s'amassaient ainsi les haines secrètes et les vengeances sourdes, venait de s'attirer un ennemi plus redoutable encore que Jausion, Collart et la mère Bancal, un ennemi caché, puissant, protégé par sa robe, et que l'Eglise abritait dans l'asile direct et fermé de ses cloîtres.

Ce même matin, un paysan, Jacques Brignoul, de la ferme d'Aussibal, se rendant à la ville porter ses légumes, aperçut quelque chose de bleu et de blanc, allongé dans l'herbe, le long de la haie du cimetière.

A côté, s'étendaient, à perte de vue, les murs des jardins du couvent des Dominicains...

Brignoul déposa sa hotte, et avec précaution s'approcha...

Un cri de surprise et d'effroi s'échappa de son gosier...

— Oh ! mon Dieu !... c'est une jeune fille... On dirait qu'elle est morte...

Il n'osa s'approcher davantage ni toucher de la main le corps inerte...

Les gens de la campagne sont persuadés qu'on ne doit pas se mêler de ce qui regarde la justice.

Il se contenta d'appeler à deux reprises la jeune fille.

Elle ne bougea pas.

— Elle est bien morte ! se dit Brignoul.

Alors, affolé, sans oublier cependant de reprendre sa hotte, courant aussi rapidement que son fardeau le lui permettait, il gagna les premières maisons de Rodez en criant :

— Au secours !... Il y a, près du cimetière, un cadavre...

En un instant tout le faubourg fut en rumeur.

On se hâta d'atteindre l'endroit désigné par Brignoul.

Bientôt paysans et paysannes, ouvriers, petits bourgeois accourus, car la nouvelle s'était rapidement transmise à la ronde, formaient un cercle curieux devant le cadavre rigide dans l'herbe mouillée de la rosée matinale.

Les commentaires et les réflexions allaient leur train.

— C'est une jeune fille ! disait-on... presque une enfant...

— Elle ne paraît pas plus de douze ans...

— Qui a donc pu commettre ce crime ?... qu'est-ce qui pouvait en vouloir à une enfant ?

Quelqu'un insinua qu'un autre crime avait peut-être préparé, engendré le meurtre.

Bientôt d'autres voix indignées s'élevaient :

— Mais c'est une infamie !... c'est impossible ! criait un paysan.

— Il faut attendre, disait un autre...

— A-t-on été prévenir les gendarmes ?... interrogeait un troisième.

— Qui a pu accomplir ce crime abominable ?'se demandait-on de tous côtés.

— Sans doute quelque rôdeur... un de ces misérables saltimbanques qu'on a tort de laisser circuler sur nos chemins, fit une commère.

— Commettre un crime pareil, si près de la sainte maison des Dominicains ! dit un vieux campagnard.

— C'est peut-être bien là qu'est l'assassin ! grogna une voix dans la foule.

Vingt exclamations furieuses protestèrent. On parla d'assommer, d'étrangler les jacobins, les bonapartistes, qui osaient accuser les religieux !

Celui qui avait lancé cette imprudente opinion se dissimulait prudemment dans les rangs des curieux.

On l'aurait certainement trouvé, et sans doute exemplairement châtié sur-le-champ, si une autre voix ne s'était tout à coup fait entendre :

— Mais c'est la fille à Gastanbide !...

— Gastanbide, le relieur ?

— Oui... la petite Suzette... Eh ! je la reconnais bien à présent... elle a quinze ans.

— Elle ne les paraît pas, dit une femme.

— Elle a disparu depuis hier... son père la cherche partout...

— Qu'en savez-vous ? demanda un gros bonhomme, faisant l'important, l'adjoint d'un village voisin.

— C'est Gastanbide lui-même qui, ce matin, m'a dit que sa fille n'était pas rentrée... C'est moi qui porte le lait chez Gastanbide.

— Ce Gastanbide n'est-il pas le relieur du couvent des Dominicains, reprit l'adjoint.

— Oui, répond le laitier ; il a même été hier au couvent avec sa fille, il rapportait des livres au père Vindrac...

— Et sa fille n'est pas revenue avec lui ?

— Non.

— C'est étrange !

A ce moment, un brouhaha s'éleva sur la route, les gendarmes arrivaient bousculant et dispersant la foule.

Les groupes se reformèrent à quelque distance.

Le brigadier attentivement relevait les premiers indices et procédait aux constatations préliminaires, en attendant le procureur impérial, qu'on avait aussitôt averti.

— Prenez bien note de ce que je vais vous transmettre, disait le gradé à son gendarme, ouvrant les oreilles et demeurant bouche béante, comme pour mieux absorber les paroles de son supérieur, et tâchez moyen de vous souvenir de la position dans laquelle nous trouvons la victime...

— Oui, brigadier.

— Vous constatez la posture du corps, tel que vous le voyez comme moi : il repose sur les genoux, sur l'extrémité des pieds, sur les coudes, la face contre terre.

— Oui, brigadier.

— Retenez bien tout ceci, car il est probable que M. le procureur va ordonner le transfèrement de la défunte à l'hôpital, aux fins d'autopsie par les hommes de l'art, ajouta doctoralement le brigadier, tout frotté de littérature judiciaire et affectant de parler le jargon du greffe... nous aurons besoin, reprit-il après s'être penché vers la morte, comme s'il prenait mesure du cadavre, de consigner dans le rapport l'emplacement précis qu'occupait le corps. Vous vous en souviendrez exactement ?...

— Oui, brigadier.

Un léger frémissement dans la foule, suivi d'une poussée en avant, fit se retourner le brigadier, interrompant ses efforts de mémoire, en vue de la confection minutieuse de son rapport.

— Ah ! voici monsieur le procureur ! fit-il en portant la main au rebord de son tricorne à ganse d'argent. Allons ! vous autres, en arrière !

Et il bouscula violemment les curieux qui s'étaient rapprochés, resserrant le cercle autour du procureur impérial Antoine Fualdès qu'accompagnaient son greffier, Me Zéphirin Arcambal, et « l'homme de l'art », dont avait prétentieusement parlé le brigadier, le docteur Salbris.

Fualdès, après un rapide coup d'œil jeté au cadavre, demanda :

— A quelle heure a-t-on trouvé cette malheureuse enfant ?

— A six heures et demie, ce matin, monsieur le procureur, répondit le brigadier. C'est un nommé Brignoul, garçon de ferme.

— Prenez ce nom, Zéphirin, dit Fualdès à son greffier. Quelqu'un dans le pays a-t-il passé par ici, plus tôt, vers 4 ou 5 heures ? Informez-vous de ceci dans l'assistance, brigadier.

Le brigadier cria la demande qui était faite par le procureur.

La foule se fit subitement. Personne ne bougea.

A la fin, un vieux cultivateur, tout hésitant, s'avança, se dégageant d'une petite femme, ridée, cassée, sèche comme un pruneau, qui se démenait et semblait vouloir le retenir, furieuse de l'entendre parler.

— Je suis justement passé par ici, au frais matin, dit-il ; il faisait encore noir, cependant, comme je suivais le mur du cimetière pour aller à mon champ, qui touche précisément à ce bout-ci du chemin, j'aurais bien vu quelque chose, si cette pauvre fille avait été étendue là, par terre.

— Et vous n'avez rien discerné, rien remarqué ? demanda le procureur.

— Rien du tout, je le jure !

— Vous jurerez plus tard. Comment vous appelez-vous ?

L'homme hésita un instant.

— N' me faites point arriver d'ennuis, mon bon monsieur, je n' sais rien ! grommela le vieux rustre, tout effaré à la pensée de comparaître un jour en justice, pour déposer qu'il n'avait rien vu.

Et sa femme, qui l'avait rejoint, le tirant par le pan de sa blouse, lui grognait dans l'oreille :

— C'est bien fait ; tu n'avais qu'à te taire. T'iras au jugement ! V'là tout ce que t'auras gagné.

— C'était plus fort que moi ; cette pauvre petite me faisait de la peine, et je veux bien aider à prendre les gredins qui ont fait le coup, répondit le paysan.

Sa femme allait répliquer, mais la voix du procureur s'éleva de nouveau :

— Ne craignez rien, mon brave homme, dit-il. Approchez-vous. Dites votre nom ?

— Barthélemy Roux, cultivateur.

— Inscrivez ce nom, Zéphyrin, dit Fualdès à son greffier. Eh bien ! mon ami, quelle heure était-il à peu près quand, vous rendant à votre champ, vous êtes passé par ce chemin ?

(A suivre.)